

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Prépaiement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " - - 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIM

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 3 SEPTEMBRE 1887

No 50



### UN PROCÉDÉ CHIMIQUE

SHEHYN. Vas-y en douceur, Mercier. Tu fais un peu trop de fumée.

MERCIER. Je travaille ça par la chimie. Si tu veux que ça nous rapporte quelque chose, il ne faut pas craindre la fumée qui aveuglera nos ennemis.

LADÉBAUCHE. J'aime pas c'te chimie-là. Ça pue pas bon du tout. Je voudrais ben savoir ce qui va en résulter.

#### LA MANIE DU PARI

Le Chambers Journal publie une intéressante étude sur la manie du pari, qui sévit à un si haut degré en Angleterre et aux Etats Unis. L'article groupe la plupart des anecdotes célèbres se rattachant au sujet. En voici une que contait le violoniste Vieux-temps.

Passant un jour sur le pont de Londres, il vit un pauvre diable monter sur le parapet et piquer une tête dans la Tamise. Aussitôt la foule s'entasse pour suivre le spectacle, et au milieu du brouhaha des voix on distingue surtout des cris de parieurs :

- Il se noiera !
- Il ne se noiera pas !
- Trois contre un qu'il se noie !
- Trois guinées qu'il se tire d'affaire !

Cependant Vieuxtemps s'était jeté dans un canot et, aidé de deux ou trois marinières il faisait force de rames pour secourir le malheureux noyé. On l'atteint, on va le hisser dans l'embarcation, quand une volée de cris furieux descend du pont :

—Laissez-le ! Vous n'avez pas le droit de le toucher ! Il y a des paris engagés !

Sur quoi, les marinières, respectueux du droit des parieurs, laissent tomber leurs avirons et refusent de prêter main-forte au misérable. Il se noie sous leurs yeux.

\*\*\*

C'est surtout au commencement du siècle que la manie du pari florissait en Angleterre. Les probabilités de vie de Napoléon Ier étaient surtout un thème inépuisable. On cite un baronnet, sir Mark Sykes, qui offrait, en 1809, de payer une guinée par jour, aussi longtemps que vivrait Bonaparte, à qui mettrait au jeu cent guinées de capital. Un clergyman tint la gageure. Sir Mark Sykes payait pendant trois ans, puis se lassa, fut assigné en justice, invoqua l'exception de jeu et gagna son procès.

Un autre baronnet avait parié qu'il se tiendrait tout un jour sur le pont de Londres, offrant aux passants, pour deux sous la pièce, un plateau de souverains tout frais émoulus de la Monnaie, et que personne n'en voudrait. Il perdit la gageure parce qu'une

nourrice lui acheta une des pièces d'or pour calmer son bébé qui braillait.

Un banquier nommé Bulliot, qui avait la foi la plus absolue dans la Saint-Médard anglaise (elle tombe le 15 juillet et s'appelle la Saint-Swithin), offrit de parier avec qui voudrait et ce qu'on voudrait que, s'il pleuvait ce jour là, il pleuvrait pendant quarante jours. Les joueurs accoururent en foule. Bulliot tint ce qu'on voulait et s'engagea même fort au delà de sa fortune. L'événement parut d'abord lui donner raison : il plut pendant vingt-et-un jours après la Saint-Swithin, qui avait été arrosée. Mais le vingt-deuxième jour la pluie cessa, et l'infortuné Bulliot se trouva complètement ruiné.

Un autre pari célèbre ne remonte pas plus haut que le second empire. Il eut pour héros un jeune prince étranger qui habitait Paris et qui gagea une grosse somme "de se faire arrêter en moins de deux heures par la police, sans l'avoir provoquée en aucune façon et sans commettre le moindre délit." Au jour dit, voici comment il s'y prit. Il s'était procuré au marché du Temple une

défroque lamentable, composée d'une redingote crasseuse, d'un pantalon à franges, d'une paire de bottes éculées et d'une casquette immonde. Revêtu de ce déguisement, il partit en voiture et se fit déposer à la porte d'un restaurant à la mode. Là, s'installant à la première table libre, il commande un dîner princier. Effacement des garçons, qui essayent de lui faire entendre qu'il se trompe et que la maison n'est pas faite pour les clients de sa sorte. Mais lui de protester qu'il a de quoi payer et, à l'appui de son dire, d'exhiber une énorme liasse de billets de banque. Il n'en fallait pas plus pour mettre les imaginations aux champs. Convaincu qu'il a affaire à un dangereux malfaiteur, le patron fait avertir la police. On arrive, on demande ses papiers au dîneur, qui n'en a pas et se contente de donner son véritable nom. Cette déclaration paraît décisive, étant donnée la mine patibulaire du sujet ; on l'emmène au poste, où il a grand-peine à persuader au commissaire d'envoyer prendre des renseignements au cercle Impérial. Tout s'explique alors et le pari est gagné.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,

45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 3 SEPTEMBRE 1887



Tribulations d'un Premier Ministre.

L'honorable M. Mercier est dans son cabinet particulier, dans la maison du gouvernement, rue St-Gabriel, en face du Champ-de-Mars.

Pendant qu'il dépouille sa correspondance un messager lui annonce qu'un monsieur voudrait avoir une audience.

M. Mercier.—Impossible ce matin, j'arrive du comté d'Ottawa et ma correspondance s'est accumulée ici depuis cinq ou six jours. Dites-lui de revenir demain matin.

Le messager.—Mais, monsieur le ministre, c'est un personnage extraordinaire. Il a un air méfiant ecclésiastique et paraît très respectable. Il m'a dit qu'il avait quelque chose d'excessivement important à vous communiquer.

M. Mercier.—En ce cas, faites entrer, mais rappelez vous que c'est la dernière audience que je donne aujourd'hui.

Quelques instants après, le directeur de l'Étendard, le G. V. Trudel, est introduit dans la chambre du premier ministre.

M. Mercier.—Bonjour, monsieur le sénateur, prends un siège, mon bon, c'est moi qui t'en convie.

Le G. V. Trudel.—Je regrette, monsieur le ministre, d'avoir à vous entretenir aujourd'hui sur un sujet des plus pénibles. Certaine action de la part de votre gouvernement a déplu énormément à mes amis et je suis venu vous trouver aujourd'hui, afin que vous enregistriez mon protestation énergique contre votre politique.

M. Mercier.—Toujours des doléances ! En quoi, s'il vous plaît, ai-je pu encourir votre inimitié ?

Le G. V. Trudel.—Vous avez porté une main sacrilège sur l'arche sainte des traditions de mon parti. Vous vous êtes arrogé des droits qui ne vous appartenaient pas. Vous vous êtes permis, sans me consulter, de faire une nomination pour une des Chambres hautes. Vous avez sans doute lu ma brochure sur les chambres hautes. Vous savez que ces chambres hautes sont d'origine divine, et que tout ce qui est divin dans la politique est de mon ressort.

M. Mercier.—Pardonnez, monsieur le Grand Vicaire, mais je crois que mon cabinet a le pouvoir de nommer les conseillers législatifs. Du reste, la nomination qui a été faite dernièrement a eu l'assentiment de tous mes collègues, et je ne vois pas en quoi elle a pu blesser les susceptibilités des Castors.

Le G. V. Trudel.—Cette nomination, je ne vous le dissimule pas, a causé parmi mes amis la plus grande indignation. Si j'avais pu vous consulter dans votre cabinet,

M. Pacaud ne serait jamais devenu membre du conseil législatif.

M. Mercier.—Dites-moi, de grâce, monsieur le sénateur, quelles sont vos objections à cette nomination ?

Le G. V. Trudel.—Il était entendu entre nous que le parti rouge et le parti bleu n'existaient plus et qu'il n'y avait plus que des nationaux ; aujourd'hui, vous venez nommer au conseil un Rouge des plus avancés ; un Rouge de l'ancienne école, celle des Doutré, des Dessaulles et des Papins, un Rouge de l'Avenir.

Encore, si c'était un Rouge comme vous, réduit un dans un ; mais non, c'est un Rouge en esprit, à 20 degrés au-dessus de proof, et vous appelez ça faire de la politique nationale.

Vous avez donné à M. Pacaud un siège dans une institution divine, c'est le comble de l'outrage au parti castor.

M. Mercier.—N'ai-je pas été appelé par vos amis l'homme de la Providence ?

Le G. V. Trudel.—Il arrive des fois que les gens se trompent. La Providence doit renier son homme aujourd'hui ; elle a dû s'apercevoir qu'il tournait mal. Encore une fois, je vous le répète, la nomination de M. Pacaud n'est pas du tout du goût des Castors qui ont frémi d'indignation jusque dans le bout de la queue. Je vous avertis, M. Mercier, si vous nous faites encore un coup plat de ce genre, tout sera rompu entre nous.

M. Mercier.—N'y aurait-il pas moyen d'arranger les choses de manière à s'entendre ?

Le G. V. Trudel.—Il y aurait peut-être un moyen, c'est de laisser, à moi et à mon ami Bellerose, le soin de faire les nominations dans la chambre haute.

M. Mercier.—C'est trop fort, mon cher monsieur, jamais je n'accepterai de pareilles conditions.

Le G. V. Trudel.—Alors les Castors vont vous lâcher.

M. Mercier.—Au diable les Castors. J'aurai avec moi les vieux Rouges et le marché aux veaux sera ouvert immédiatement. Bonjour, monsieur le sénateur, réfléchissez bien avant de m'abandonner ; car vous pouvez être certain que jamais les anciens conservateurs ne feront d'alliance avec vous.

Le G. V. Trudel.—Je vais faire comme mon petit vicaire Tardivel, et gare les taloches.

Bonjour.

Le retour de l'amiral Vignes en France.

Lorsque l'amiral Vignes sera de retour en France il rencontrera le contre-amiral Halligon qui a visité Montréal le 30 juillet 1881, avec les officiers de la Magicienne et du Dumont d'Urville.

La conversation suivante sera entendue sur un des boulevards de Paris :

L'amiral Vignes.—Bonjour, mon cher Halligon. D'où viens-tu ?

Halligon.—Je reviens d'une croisière au Tonquin. Mais ah ça ! dis donc, toi, tu as visité le Canada. As-tu été bien reçu à Montréal ?

Vignes.—Reçu aux petits oignons, je ne te dis que ça. J'ai été fêté comme un roi. Un poète canadien m'a dédié une magnifique pièce de vers. Il s'appelait Fréchette.

Halligon.—Tiens, je suppose que ça doit être le même Fréchette qui m'a composé une poésie très bien réussie.

Vignes.—La poésie qu'il m'a faite était tout simplement sublime. Tiens, voici la première strophe :

Je ne suis pas très vieux, pourtant j'ai souvenir  
Du jour où notre fleuve, après un siècle entier  
Pour la première fois vit un vaisseau de France  
Mirer dans ses flots clairs son étendard altier.

Halligon.—Mais qu'est-ce que tu me chantes-là ? ces vers n'ont jamais été composés pour toi. Fréchette me les a lus sur la montagne de Montréal. Tiens, j'en ai une copie dans ma poche. Tu vois, c'est imprimé à mon adresse. Si tu ne me crois pas, demande des informations à Arnoux, à de Coffinières et à de la Barrières du Dumont d'Urville.

Fréchette est en France depuis le mois de mai dernier.

Vignes.—Comment expliquer ça ? Les vers sont bien dédiés à moi : regarde l'imprimé.

Halligon.—Beaugrand te l'a fait à l'oseille. Il t'a empli, mon cher, jusqu'au menton.

Vignes.—La première fois que je le rencontrerai, je lui dirai ma façon de penser.

L'excursion silencieuse.

Samedi avant dernier vers huit heures et demie du soir, le vapeur Berthier lâchait ses amarres au bruit des bombes qui éclataient dans l'air avec une détonation formidable. Le Berthier faisait une excursion au clair de la lune pour le compte des sous-officiers du 65ième qui avaient invité les officiers du même grade de la Minerve. Il va sans dire que la musique du bataillon était de la fête, mais malheureusement les musiciens ne restèrent pas longtemps à bord. Il s'éleva une discussion entre le directeur de la musique et le sergent Gauthier à propos de bottes. La conséquence fut que la musique faussa compagnie aux excursionnistes lorsque le bateau toucha le quai d'Hochelega. Lavigne et ses hommes mirent pied sur le plancher des vaches et le reste de l'excursion se fit dans le silence le plus navrant. Les loups de mer de la Minerve, qui se proposaient de danser aux accords de la fanfare, furent amèrement désappointés de ce contre-temps, et se sont formé une idée des querelles mesquines qui divisent leurs amis du Canada.

Si les musiciens étaient fautifs, chose que nous ignorons, les organisateurs de l'excursion auraient dû engager leurs invités à danser sur la gueule comme cela se pratique dans nos campagnes.

A PROPOS DU TELEPHONE.

Un citoyen de mise respectable entre dans un magasin de la rue Notre-Dame et demande l'usage du téléphone pour quelques instants.

Après une minute de conversation il disait devant l'instrument :

—Parlez plus fort, s'il vous plaît. Je n'entends pas. Approchez vous du téléphone. Je ne puis comprendre un mot de ce que vous me dites.

—C'est bien curieux, fit le propriétaire du téléphone en s'approchant, est-ce que vous n'êtes pas un peu sourd ?

—Pas le moins du monde. Tout est correct. L'individu qui me parle est un de mes créanciers. Il voudrait savoir si je lui paierai aujourd'hui \$25 que je lui dois.

Dites donc, monsieur, auriez-vous la bonté de me prêter votre téléphone pour quelques instants ? dit un individu en entrant dans un magasin de la rue St. Paul.

—Certainement.

—Hallo ! Hallo ! donnez moi 6,205. Est-ce toi, ma chère ?

—(Oui).

—Dis donc, mon amie, j'ai laissé mon portefeuille sur le buffet avec \$250 dedans. L'as-tu trouvée ?

—(Oui).

—C'est très bien. J'ai craint de l'avoir perdu sur la rue. J'étais dans une inquiétude mortelle. Est-ce que je dois t'apporter cette paire de bottines ?

—(Oui).

—Je n'ai pas le sou dans la poche, tu sais. Peut-être pourrai-je emprunter \$5 jusqu'après dîner afin de ne point te désappointer. Au revoir, ma chère.

—(Bonjour, cher).

—Dites donc, dit-il en s'adressant au caissier, vous avez entendu ce que j'ai dit à ma femme. Auriez-vous la bonté de me prêter ces \$5 ?

—Filez au plus vite ?

—Oui.

—Le tour est usé.

—Oui.

—Avez-vous déjà été attrapé comme cela ?

—Oui.

—Bonjour, je file.

Au Jardin Viger

Demain soir, dimanche, à 8 1/2 heures, la musique de la Cité exécutera au jardin Viger le programme suivant :

1. Ouverture.—Le Roi Carotte. G. V. Trudel.
2. Valse.—Les Sybarites. Poirier et Barry.
3. Mazurka.—Beaux esprits. Lavigne et Lajoie.
4. Pot-pourri.—Avec solo de vèze Ache la morte. Jimmy McShane.
5. Selection.—Le Roi s'amuse. Horace Boisseau.
6. Fantasia.—La Danse des aubergistes. Phaneuf.
7. Cavatine.—Si j'étais Roy. Desrosiers.
8. Nocturne.—Un Canadien errant. Mercier.
9. Les Castors dans la forêt. Tardivel.

Vive la Canadienne !  
God save the Queen !

COUPS D'ARCHET

Entendu près du palais de justice.  
—Regarde donc Berthelot. Il vient de rencontrer Goyette de Laprairie et il lui a lancé un regard Silvio Pellico.  
—???

—Oui, tu ne comprends pas ? je veux dire des regards Mes Prisons.

—Il n'y a rien de mieux que l'alcool pour nettoyer l'argent, dit M. X... à sa femme qui nettoyait la coutellerie de sa maison.  
—Oui, répondit madame X..., j'ai déjà remarqué qu'il nettoyait l'argent dans vos poches.

M. Cardin M P P pour Richelieu vient d'être nommé enfant de chœur par le G. V. Trudel. A l'avenir le G. V. n'officiera plus sans être assisté par M. Cardin.

On dit que le rédacteur du Violon arrêté pour libelle sur la plainte de M. Goyette de Laprairie va plaider aliénation mentale temporaire causée par la chaleur excessive qu'il a fait pendant la dernière élection. Son cas est identique à celui du vieux Carroll au Marché St. Anne.

Le Chevalier de la Maison Blanche de Québec a juré ses grands dieux que jamais il ne fera une excursion à Montréal à bord du Canada. Son dernier voyage a été une succession de tribulations des plus navrantes. Ses amis avaient conspiré pour rendre son excursion cauchemardante au possible. Le vol de son gilet, de sa montre, de sa chaîne et de la somme de \$14 qui restera à jamais gravé dans son souvenir.

Une jeune fille se présente à l'Hôtel Richelieu et offre ses services comme cuisinière.  
—Que pouvez-vous faire ? lui demanda le propriétaire.  
—Je puis faire soixante-douze sandwiches avec un quarteron de beurre seulement.  
—S'il y a une vacance, je retiens vos services.

La température est devenu tellement froide la semaine dernière que le propriétaire du Richelieu a ordonné à toutes les servantes de l'établissement de porter des caleçons de flanelle.

Sur le train de St. Jérôme.  
—Conducteur, dit une vieille femme. J'espère qu'il n'y aura pas de collision.  
—Je ne pense pas qu'il en arrive.  
—Je voudrais que vous fussiez bien prudent. J'ai deux douzaines d'œufs dans mon panier.

Un individu qui ne s'entend guère dans les astres s'est présenté dans un magasin de campagne chez L. P. L. Le premier commis qui le servait au comptoir, lui dit : Savez-vous, mon ami, que nous aurons une éclipse sur la fin de la semaine prochaine. "Ben, qu'is-ce qu'a dit ça ?" Les astronomes... Quelques secondes plus tard, ce mot d'astronome qui l'avait surpris et ne pouvant se le rappeler dit : Mais monsieur ces étourneaux (astronomes) qu'annonçaient cet'affaire là c'éti du monde ça ? Badame, Monsieur, sans doute. Tout le monde s'en tenait les côtes. "Pi M. c'est ty pour nous autres ces gens-là, c'est ty ben catholique ?..."

M. L. H.

\$100 A GAGNER.

Le Vrai Brazeau donnera \$100 à qui-conque prouvera que les marchandises qu'il vend pour la moitié du prix de ses concurrents, ne sont pas les véritables articles. Il vient d'acheter 200,000 cigares qu'il vendra à la boîte, de 10 à 25 pour 100 à meilleur marché que les manufacturiers. Il offre de plus 20,000 cigares Petit Bouquet, marque connue, à raison de 5 cts. chacun. Ces cigares se vendent ailleurs 2 pour 25 cts. Le Vrai Brazeau est toujours au No. 47, rue St-Laurent.

Aménités conjugales.  
Monsieur est furieux contre son marmot de fils, que sa mère a envoyé en promenade avec la bonne et qui ne se presse pas de revenir.  
—Si on nous l'avait volé, tout de même, dit madame, qu'est-ce que tu ferais ?  
Monsieur, très simplement :  
—Je ferais mettre dans les journaux une note ainsi rédigée :  
"La personne qui a volé un enfant, tel jour, à tel endroit, est priée de venir chercher la mère. Il y aura récompense."



Le commerce des parapluies.

Il est facile de donner à nos lecteurs une idée du développement immense que prend le commerce des parapluies à Montréal. En allouant un riflard par dix personnes, et en estimant la population de la métropole à 200,000 âmes, nous constatons qu'il y a 20,000 parapluies dans les limites de la ville.

Tout le monde sait que ces pépins sont échangés, perdus ou volés dans une foule de circonstances plus ou moins mystérieuses. Mais il n'y a aucun article dans le code pour punir les auteurs de ces délits. La valeur des parapluies de Montréal, si la moyenne est d'un dollar chacun, atteint la somme de \$20,000. Cette estimation est peut-être un peu exagérée, mais il faut ajouter quelques centins à leur valeur intrinsèque, pour faire entrer en ligne de compte les tracasseries mentales auxquelles sont sujettes les personnes qui les possèdent, si elles veulent les conserver. Il est aussi très naturel de supposer que chacun de ces 20,000 riflards doit subir des réparations dans le cours d'une année et en évaluant à six centins le coût de chaque réparation, nous avons une idée de la somme énorme qui entre annuellement dans les coffres des raccommodeurs de parapluies.

Quelques paroles désagréables.

"Et puis cinquièmement, mes très chers frères."

"Tiens, Marie-Louise, voici le compte de ta modiste—\$75 seulement."

"Non, monsieur De Grossecaillou, mais je vous aimerais toujours comme une sœur."

"Arrête donc, Baptiste, j'ai entendu raconter une bonne histoire aujourd'hui, écoute-moi, je vais te la dire."

"Monsieur Duguignon, vos services ne seront plus requis dans le magasin à partir de samedi prochain."

"Alfred, il est trois heures et demie passées. Où as-tu été jusqu'à cette heure?"

"Bonjour, madame, voulez-vous me permettre de faire l'essai, dans votre cuisine, de la nouvelle tordeuse perfectionnée?"

"Je suis bien fâché, mon cher, je ne puis t'obliger pour ce montant-là. Je t'assure que je suis cassé moi-même."

"Vous voulez épouser ma fille, monsieur, fort bien. Mais, jeune homme, je voudrais savoir si vous avez des espérances."

"Vous me dites que vous êtes un buveur modéré. Maintenant, mon cher monsieur, permettez-moi d'attirer votre attention sur quelques statistiques."

"Quand te proposes-tu de me rendre les dix piastres que je t'ai prêtées? c'est la cinquième fois que je te les demande."

"Oh! mon Louison, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. J'ai reçu une lettre de maman, ce matin. Elle me dit qu'elle viendra passer un mois avec nous."

Deux amis, un philosophe et un gourmet, sont en train de manger une friture.

Le philosophe, de mauvaise humeur ce jour-là, fait des réflexions pessimistes:

—Tout est noir. Rien de franchement bon dans la vie: ainsi, la rose elle-même a ses épines. C'est affreux, n'est-ce pas?

—Sans doute, sans doute, réplique le gourmet la bouche pleine. Mais il y a une chose bien plus triste que les épines de la rose.

—Laquelle?

—C'est que le poisson ait des arêtes.

Nuit d'été.

La lune, tout ce qu'il y a de plus pleine, se lève majestueusement à l'horizon.

M. Momo, qui vient d'avoir une fluxion à la joue, jette sur l'astre des nuits un regard de commisération:

—Pauvre lune, s'écrie-t-il, comme sa figure est grosse! Elle aura aussi attrapé deux courants d'air!



L'ÉTENDARD ET LA LOTERIE

Le G. V. Trudel voyant que la roue de fortune du curé Labelle écrase des carottes dans son champ, essaie d'y mettre des bâtons, mais il a manqué son coup.

Les formules de salut.

Voici une assez curieuse nomenclature de la formule des saluts dans tous les pays et à toutes les époques:

En Orient, l'Arabe dit: "Puisse la matinée être belle!"

"Que Dieu t'accorde ses faveurs!" dit l'Ottoman avec gravité.

Le Persan prononce une salutation dans ce genre: "Puisse ton ombre ne jamais diminuer!"

Les Egyptiens: "Comment va la transpiration? Transpirez-vous salutairement?"

Les Chinois: "Avez-vous mangé votre riz? Votre estomac fonctionne-t-il? Est-il en bon ordre?"

Les anciens Grecs avaient l'âme épanouie: "Réjouis-toi" se disaient-ils.

Les Grecs modernes, devenus gens de négoce, se saluent en disant: "Que fais-tu? c'est-à-dire: Comment vont les affaires? Les huiles se vendent-elles? Les raisins, les figues et le miel sont-ils abondants?"

Les Romains primitifs se saluaient: "Vale! Salve!" c'est-à-dire: "Sois en bonne santé, sois fort!"

Les Romains de la décadence se traitaient en s'abordant: "Dulcissime rerum!" O le plus doux des objets!

On disait jadis à Nantes: "Croissez en sainteté!" Aujourd'hui, on dit en Italie: "Comment êtes-vous?"

En Espagne: "Comment le passez-vous?"

En Allemagne: "Comment cela va-t-il?" ou "Comment allez-vous?"

En Angleterre: "Comment faites-vous faire?"

Dans tous ces pays et à toutes ces époques, il y a eu aussi le salut protecteur et le salut obséquieux, les gens qui saluent toujours et les gens qui ne salut jamais.

VARIETES

Entre sublimes, à l'assommoir:

—Polyte, t'es un mauvais citoyen!..... Je ne trinque plus avec toi!..... Le 14 juillet, t'as pas mis de drapeaux à la fenêtre.....

—J'ai fait mieux que ça.

—Quoi donc?

—Je me suis pavosé à l'intérieur..... J'ai bu du petit bleu le matin, du blanc le midi..... et du rouge le soir!

\*\*\*

Nos bons domestiques:

—Vos certificats sont bons, et je crois que vous me conviendrez comme femme de chambre... Vous pouvez venir lundi.

—Je dois dire à madame que je désire avoir un congé de deux heures, dans l'après-midi, le mercredi et le samedi.

—Pourquoi faire?

—Ce sont les jours où je prends ma leçon d'aquarelle!

Par trente-cinq degrés de chaleur à l'ombre, Calino, mourant de soif, tirant sa langue, se traînait l'autre jour sur une route poussiéreuse de la banlieue de Paris, lorsqu'il aperçut une guinguette.

Enchanté, Calino se précipite, mais tout à coup la vue de l'enseigne le cloue sur le seuil.

Il a lu:

*Au rendez-vous des charpentiers.*

—Quel malheur! s'écrie-t-il désolé. Moi qui n'ai jamais touché un rabot de ma vie! Et Calino continua tristement son chemin sans se rafraîchir.

\*\*\*

Il n'y a plus d'enfants!

Le papa de Louis, un joli petit garçon de quatre ans, est en voyage.

Le lendemain de son départ, la maman se dispose à faire réciter à l'enfant sa prière du soir.

—Et maintenant, lui dit-elle, tu vas bien prier le bon Dieu pour que papa revienne bientôt.

—Pas besoin du bon Dieu pour ça, répond délibérément le petit Louis, tu n'as qu'à envoyer à papa une dépêche.

Croquis militaire dans le *Journal amusant*:

Deux sous-officiers sont attablés sous la tonnelle. La chaleur est accablante.

—J'ai vu plus chaud que ça, dit le moins jeune.

—Moi aussi, riposte le moins vieux.

—Moi, c'était en Italie. Je me suis cru cuit.

—Et moi, c'était au Tonquin. Je me suis cuit cru.

Alexandrin cueilli dans l'album d'un député:

Ni "Laur" ni la grandeur ne nous rendent [heureux].

LE MUSÉE DE FRANK.

On parle beaucoup du cirque de Barnum, mais il y a, à Montréal, un musée qui peut lui rendre des points. C'est celui de Frank Labelle, au Pavillon, No. 65 rue Bleury. Il s'y exhibe actuellement une collection de portraits des célébrités du jour, exécutés au crayon par Frank lui-même. Nous y avons beaucoup admiré le portrait de Pagé, le faussaire célèbre et ceux de nos politiciens en vue. Les concombres serpents, aux dimensions fantastiques et gigantesques, méritent d'être vus aussi. Rien de semblable n'a encore été exhibé au Canada. L'admission au musée est gratuite.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place, marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

LOTTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 21 Sept. 1887 — SERA DE — \$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00

Deuxième Série - - - 25 ct.

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

L'HOTEL CANADIEN D'OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latrémouille a rempli cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable: chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros 526 et 528, RUE SUSSEX. 25 juin—2m

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon. jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de COMMANDES TYPOGRAPHIQUES IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE Etc., Etc., Etc.

L'Imprimerie Générale EST EN MESURE D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI. PRIX TRÈS MODÉRÉS. CHARLES BELLEAU, GÉRANT, No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

FEUILLETON DU "VIOLON."

MONSIEUR "UGÈNE"

Quand Eugène était "de la pièce" le théâtre Montparnasse vous faisait ses quatre cents francs de recettes sans se gêner.

"Monsieur Ugène" comme disaient les habitués, était le premier rôle de la troupe. Un grand diable, assez joli garçon, bien bâti, même élégant. Dans les scènes fortes, on l'entendait du Panthéon.

Et puis les amoureux, les traitres, les comiques, les caractères, rien ne l'arrêtait. Également mauvais dans tous les genres. N'importe ! on l'adorait, tant à Montparnasse qu'aux Gobelins, à Mont-rouge, à Sèvres et à Saint-Cloud, où la troupe avait le privilège d'initier les populations aux subtilités de la littérature dramatique.

— "M. Ugène en est ? Allons voir ça."

Et, dès qu'il paraissait en scène, on lui faisait une ovation, et, quand il passait dans la rue, les bonnes gens s'arrêtaient pour le contempler, et les gamins se faisaient bonheur de le saluer :

— "Bonjour monsieur Ugène..."

Une fois qu'on jouait à Sèvres, il prit les devants, afin de "taquiner le goujon" et d'en "piger" une friture. Mais trop malins, les goujons. Ils regardaient son ver rouge emmanché à l'hameçon, et, souriant dans leur barbe, ils passaient se disant :

— Tu t'en ferais mourir, monsieur Ugène !

C'est pourquoi il revint bredouille à la table d'hôte, et s'inquiéta du menu.

- Potage cardinal, monsieur Ugène.
- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Vulgairement, soupe à l'oignon.
- Ensuite ?
- Relevé à la duchesse.
- Autrement dit ?
- Une ratatouille de pied de mouton.

- Suivez.
- Venaison des tirés nationaux, marinée à la Windsor.

— Excusez du peu ! fit l'artiste. Mais en réalité ?

- Du lapin ; chut !
- Ah ! diable !
- Des tirés nationaux, insista la servante.

— Je ne dis pas non, répliqua Eugène. Mais peut-on voir la tête ? Au fait ! ajouta-t-il en philosophe, c'est des préjugés. Servez.

C'est que tout premier rôle qu'il fut, ses honoraires n'allaient qu'à cent vingt francs par mois, et dame ! le coût du festin proposé : un franc trente ; vin compris, méritait considération. Au surplus le tout avalé, il n'en fut nullement incommodé, joua, et fut acclamé comme à l'habitude.

Il faisait doux et clair. Bravement, il rentra de son pied gaillard et, vers deux heures du matin, il pénétra dans la chambre qu'il occupait dans un hôtel meublé, se déshabilla et se mit au lit, comptant s'endormir du coup.

Pas moyen ! Je ne sais quelle inquiétude latente, quelle intuition mystérieuse l'agitaient. En sorte que, se dressant sur le coude, il se dit, avec une sorte de serrement de cœur inconscient :

— Ça sent drôle, ici !

Drôle ? guère ! quelque chose d'âcre et d'affadissant, qui semblait lui serrer les tempes.

Tout à coup, il tressauta, et "le sang ne lui fit qu'un tour" ; c'est qu'il venait d'entendre comme un gémissement tout proche. Ah ça ! n'était-ce pas illusion des sens ? Ça arrive, dans le premier sommeil.

— Faut voir !

Et, sautant du lit, il enfila un pantalon, alluma un bout de bougie, ouvrit la porte du carré et flaira. L'odeur

ne venait pas de là. Ayant refermé, il aperçut débordant sous une porte condamnée, qui le séparait de la chambre voisine, de petits bouts de papier froissés.

Il se baissa, retrouva l'odeur plus forte, entendit distinctement une plainte, et atterré, comprit.

— Tonnerre ! jura-t-il, sécoué d'un frisson d'épouvante ; y a un malheur là-dedans !

Il frappa, appela, puis écouta, anxieux. Rien. Pas de réponse. Alors, suivant son instinct, ne sachant plus ce qu'il faisait, il se rua sur la porte et l'enfonça.

Une bouffée de gaz acide carbonique le suffoqua, l'obligeant à reculer, tandis que la lumière s'éteignait. Un moment hésitant, il retient sa respiration, et, comme un nageur qui plonge, il se précipite dans le noir lugubre de la chambre, vers le faible point lumineux de la fenêtre.

Clouée ! Impossible de l'ouvrir. Ma foi ! gare dessous ! Et à coup de poing, il brisa les vitres, aspirant l'air pour crier :

— Au secours ! au secours !

C'était une femme qui s'était décidée à mourir. Jeune, jolie, elle était étendue sur le lit, auprès duquel un fourneau de terre ne contenait plus que de la cendre.

Banale histoire : une femme abandonnée, que la pauvreté, le chagrin et la honte avaient vaincue, affolée. Rien à faire. Le médecin, en attendant le commissaire de police, ne s'occupait plus qu'aux plaies qu'Eugène, s'était faites en cassant les carreaux.

— Pauvre femme ! faisait l'acteur, en la regardant de ses yeux mouillés.

— Et son enfant ? demanda le portier, annonçant le commissaire.

— Quel enfant ?

— Sa fille ; une blondine de deux ans et demi.

Eugène devint livide ; si la mère l'avait tuée avec elle ? Non ! Dans une sorte de placard, aéré par une lucarne laissée ouverte, on découvrit l'enfant, sur un amas de robes, de jupes, de chiffons usés. Un vieux châle troué la couvrait.

La petite dormait, en toute sécurité, souriante, serrant dans le pli de son bras, une poupée manchote, qui n'avait plus de nez. Un papier, attaché par une épingle au vieux châle, portait, en écriture tremblant : "C'est pas sa faute, ayez pitié !"

C'étaient de petites gens, qui étaient là ; des ouvrières, des journaliers. Si leur regard se rencontrait, ils baissaient brusquement les yeux, pour cacher ce qui se passait en eux ; car, émus, remués, ils se débattaient, le cœur gros, contre la tentation de prendre l'innocent. Mais la vie est si difficile, le travail si précaire et la misère revient si souvent !

Eugène sentait ça ; lui-même avait tant de peine à "mettre les deux bouts !" qu'il était pris de timidité.

— Ah bien ! tant pis ! s'écria-t-il dans un sanglot, je ne veux pas qu'on la mette au dépôt. Je m'en charge, M. le commissaire, et vous pouvez être tranquille, j'en ferai une honnête fille !

C'était tout de même une chose cocasse de voir cet acteur se transformer en "nounou", au profit de l'orpheline. Mieux qu'une nounou, une mère, à cela près, qu'au début, il n'osait pas y toucher. Mais les actrices de son théâtre lui avaient appris. Et puis on s'était cotisé ; là et ailleurs : à l'Odéon, à Cluny ; car c'est la supériorité des acteurs, ils ont une exquise et infatigable charité. Si bien qu'on avait pourvu l'enfant d'habits de deuil, d'un trosseau, d'une literie ; un tas de choses, sans oublier une poupée neuve.

Néanmoins, en surplus des frais qu'occasionnait cette petite existence, il avait fallu qu'Eugène modifiât le train de la sienne. D'abord, il ne prenait plus de café ; de même, supprimé l'apéritif d'avant le dîner à la pension. Il mangeait chez lui maintenant,

cuisinant bravement le déjeuner ; œufs et laitage, se bourrant de pain et de soupe, pour que la mioche eût son chocolat. Le dîner, la portière l'appâtait : un pot-au-feu deux fois par semaine, pour avoir toujours du bouillon ; entre temps, des côtelettes, et, pour la petite, un gâteau de chez le pâtissier. Ainsi, la nourriture coûtait moins et valait mieux qu'à la garçotte.

Une économie encore ; il s'était mis dans ses meubles, grâce à une représentation au bénéfice de l'enfant, représentation à laquelle des artistes "de l'autre côté de l'eau" avaient donné leur gracieux concours. Et des élèves du Conservatoire, un sous-chef des chœurs de l'Opéra, une étoile de l'Eldorado, avec un conférencier du boulevard des Capucines, Chic, allez !

Aussi, salle bondée ! On était venu en fiacre ! Toute la salle louée ou prise, jusque aux avant-scènes. Tout Montparnasse en jubilait : "C'est pour la mioche de M. Ugène".

On avait su l'histoire de l'adoption, et, quand on voyait passer l'acteur, portant l'enfant sur son bras, où le promenant sur le boulevard Montparnasse, les commères se mettaient sur le pas des portes. N'osant parler à l'artiste, elles faisaient des risettes, à la petite fille. Les hommes auraient été flattés de lui serrer la main, à lui ; de lui offrir "un verre".

Si on les voyait si souvent ensemble au dehors, c'est que la mioche était encore trop jeune pour aller à l'école. Eugène l'emmenait aux répétitions. La portière du théâtre la gardait ; ou bien, au foyer, les dames artistes l'amusaient. Mais le soir, Eugène la couchait dans sa loge, sur un vieux canapé, jusqu'à la fin de la représentation. Alors, son costume ôté, il l'entortillait dans une couverture, et, endormie, la rapportait, comme un précieux paquet, la déshabillait, la lavait et la fourrait dans son petit lit, sans qu'elle se reveillât.

Parbleu ! il y apportait une délicatesse extrême ; des soins de frère aîné, de père ; oui, mais la fragilité de l'enfance ne s'accommodait pas de ce régime. La chaleur, les émanations du gaz, l'atmosphère surchauffée des coulisses, les brusques passages du théâtre à la rue, toute cette existence extraordinaire nuisait au développement de la mignonne. Gentille, jolie, intelligente, et aimante, si tendre avec "papa Ugène" elle n'en restait pas moins chétive, pâle, avec un cercle bistré autour de ses grands beaux yeux souriants et mélancoliques.

— Défiiez-vous, mon cher Eugène, dit le médecin du théâtre. Il faudrait la campagne à cette enfant ; sinon...

Pas commode, avec les nécessités de la profession. Et puis quels frais nouveaux ! L'artiste, soucieux, hésitait.

Ah ! mon Dieu ! voilà qu'elle toussa, elle a la fièvre, elle ne mange plus ; ses jambes fléchissent et son petit corps fluet s'incline amoli, comme une fleur qui manque d'air, de lumière et d'eau. En ce cas, la campagne à tout prix !

— Je donnerai des leçons, je ferai de la copie, je ferai n'importe quoi ; mais il faut la sauver, c'te pauvre mioche !

En se disant cela, il pleurait Eugène, mais tout bas, se cachant d'elle, et si elle l'y surprenait, il renfonçait brusquement sa peine, grimaçant un rire, chantant des farces, faisant le bobèche, pour lui donner le change, l'étourdir.

A l'entrée de Clamart, il y a un épiciers. La maison qui lui appartient, avec un jardin, suivi d'un potager, est un peu grande pour lui, qui n'a que sa femme et sa fille. Aussi, il loue volontiers une chambre du premier ; mais à quelqu'un de tranquille.

Eugène lui parut tel. On traita, et, à cause de la gaminie ça ne fut pas long d'être des amis. L'épicière et sa fille accaparaient plutôt l'enfant.

— Allez ! allez ! faites vos affaires, monsieur Eugène, on ne la quitte pas de l'œil ; on la soigne, on la fait jouer. Elle est si gentille, ce mignon !

Tout le temps à l'air, l'enfant. Jamais dans la boutique ; mais au jardin, au poulailler, avec les canards, la chèvre, le chat, qui se laissait tirer les poils, le chien qui, en passant la débarbouillait d'un coup de langue, et, les pattes de devant aplaties à terre, appuyait en face d'elle en se démanchant la queue de plaisir.

Ces braves gens la mettaient à table, avec eux, sur une grande chaise, qu'ils avaient achetée. Elle mangeait bien au repas, et puis entre les repas, tout le temps, des tartines, dont les poules ramassaient les miettes, ce qui la faisait rire, sous son grand chapeau, qui n'empêchait pas le soleil de lui teinter la peau d'un hale de santé.

Parfois Eugène, en la regardant, gambader, devenait triste à songer, qu'à l'automne, il faudrait lui infliger la reprise des habitudes qu'exige le théâtre. Elle poussait si bien là ! Ses hôtes s'en inquiétaient bonnement aussi.

Un soir, dans le jardin, l'enfant s'était endormie sur les genoux de la jeune fille qui, tout en la dandinant, dénouait avec des précautions féminines les cordons des petits vêtements, afin de la coucher tout à l'heure. L'artiste assis, seul, en face d'elle la regardait, touché. Et l'on causait, à mi-voix, du bienfaisant effet de la campagne.

— La campagne ! fit la jeune fille d'un petit air de doute ; ce n'est pas assez, voyez-vous, M. Eugène. C'est une mère qui lui faudrait.

— Hélas ! où lui en trouver une ? répliqua l'acteur.

Il se fit un silence. Puis la jeune fille un peu pâle, tout à coup, baissa la tête et d'une voix à peine sensible, murmura :

— Mon Dieu ! il y aurait bien, moi ; mais ça vous humilierait d'être épiciers ?

FIN.

J. N. LAMARCHE  
RELIEUR  
No. 17, RUE SAINTE-THÉRÈSE  
Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel  
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE  
ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,  
45, PLACE JACQUES-CARTIER,  
MONTREAL.

Boîte 880 B.P